

# **Les bions**

***Kylie Ravera***

J'imagine que peu d'entre vous savent réellement ce qu'est un bion. Tout au plus, peut-être en avez-vous vaguement entendu parler par hasard. Si tel est le cas, oubliez tout ce qui a pu vous être raconté à ce sujet. Je vous le demande comme une prière. Oubliez-le pour tous ceux que vous aimez, ceux que vous haïssez, même, car quels que soient leurs crimes, ils ne méritent pas de connaître ça. J'espère néanmoins que je ne me lance pas trop tard dans la rédaction de cette histoire, et surtout que ma découverte n'a pu franchir les limites du cercle restreint que composent quelques uns des plus grands savants de notre époque qui font expressément autorité dans des domaines tels que la physique nucléaire ou la chimie moléculaire. Vous vous demandez sans doute pourquoi moi, sombre physicien de troisième ordre, je vais vous parler de ces fameux bions. C'est bien simple: l'étrange connaissance que j'ai acquise me semble, telle une épée de Damoclès menaçant à tout instant de s'abattre sur moi, si terrible que je ferais l'impossible pour en préserver mon pire ennemi. Et je ne me sens pas le droit de laisser planer sur la Terre une menace qui pourrait être la cause d'une catastrophe encore plus destructrice que l'explosion simultanée d'un million de bombes comme celles qui anéantirent Hiroshima et Nagasaki durant la seconde guerre mondiale. Quelqu'un a dit: "le seul pouvoir que dieu n'ai pas, c'est celui de nier le Passé." En d'autres termes, Dieu - s'il existe - ne peut dire de ce qui a été: "Non, tu ne fus point." Pourtant, moi, j'ai eu ce pouvoir. . .

Je ne veux ni créer la panique, ni épouvanter qui que ce soit, mais prévenir les quelques chercheurs dont les travaux seraient semblables aux miens, de renoncer à tout jamais à toucher une pile de leur vie. J'espère qu'ils me comprendront quand je leur aurai exposé les circonstances, pourtant si naturelles, qui faillirent me faire faire supprimer toute trace de vie sur Terre. En fait, comment j'ai failli supprimer la planète elle-même, ainsi que tout ce qui l'entoure, en transformant l'Univers entier en un trou noir aux dimensions infinies. Vous m'excuserez certainement les quelques omissions volontaires que présente mon récit, mais je veux m'assurer qu'aucune personne assez folle pour précipiter le jour du Jugement Dernier de quelques années, ne puisse, à son tour, arriver au stade que moi, j'ai atteint. Voilà comment tout cela débuta:

Très tôt, je sus que ma vocation future ne saurait être liée à autre chose qu'à la recherche scientifique. Enfant, déjà, je passais des heures à mélanger acides nitrique, chlorhydrique, sulfurique, à un tas d'autre chose dont je ne connaissais même pas le nom et que je me procurais en faisant l'électrolyse du liquide vaisselle ou de la cire pour parquet. Adolescent, ces étranges manies me restèrent, et même, s'ancrèrent d'avantage dans mon esprit. Si je pouvais facilement rester plusieurs jours sans manger, il ne se passait pas vingt-quatre heures sans que je fusse absorbé totalement dans la résolution d'une équation compliquée. Mon attitude convainquit mes parents qu'il serait vain d'essayer de refréner mon enthousiasme. Je n'allai donc pas à l'école, et de ce fait, étant fils unique, je n'eus aucun rapport avec d'autres enfants de mon âge. Cela ne me dérangeait pas outre mesure, mes chères expériences m'apportaient infiniment plus que les contacts débilitants avec mes semblables. A quatorze ans, mes parents m'envoyèrent dans une célèbre école américaine, d'où je sortis à dix-huit ans, devançant l'âge normal de trois années. Fier d'avoir engendré un tel prodige, mes parents ne lésinèrent pas sur les moyens, et à mon retour dans la maison familiale, je découvris un laboratoire de recherche installé dans la cave, un laboratoire destiné à mon usage personnel! Je pus y préparer sereinement l'examen qui m'ouvrirait toutes grandes les portes de l'Institut Cavendish, la référence essentielle parmi les instituts scientifiques. Examen que je réussis brillamment, d'ailleurs, et qui me découvrit la voie qui menait à des hommes tels que Robson, célèbre pour son traité sur la diffusion atomique, Jackridge, dont on se rappellera le formidable exposé révolutionnaire sur la condensation de la matière, ou encore Cartter avec sa théorie sur la fusion contrôlée. J'ai côtoyé de très près ces extraordinaires personnages qui ne vivent que par la science, et qui, par ce trait, me sont si communs qu'ils ne peuvent être autre chose que des parties de moi-même. Pourtant, contrairement à ce qui aurait dû être, ils ne furent pas le centre unique de mon admiration et de mon affection. Pour le comprendre, il faut savoir que depuis que je travaillais dans cet institut, dans une ambiance totalement différente de tout ce que j'avais pu connaître jusque là, je n'étais plus tout à fait le même. Comment cette transformation s'est-elle opérée en moi, je ne pourrais l'expliquer. J'imagine qu'un matin, en me réveillant, j'ai réalisé que je n'avais pas encore vécu, et qu'aussi loin que remontaient mes souvenirs, je ne pouvais voir que le visage trop sérieux d'un petit garçon attendant une réaction chimique au-dessus d'une éprouvette maculée de taches brunes. J'ai dû passer la journée à tourner et retourner cette idée dans ma tête, et la nuit tombée, la jeunesse de mes vingt ans prenant pour la première fois le dessus, j'ai coupé les manches trop longues de ma blouse de travail, retroussé mon pantalon jusqu'à la hauteur de mes genoux, déchiré ma cravate et envoyé balader les lacets de mes souliers que dans ma frénésie

subite, je n'arrivais plus à attacher. Pour finir, j'ai sauté dans la cour par la fenêtre, et gouttant enfin la liberté inconnue et la griserie d'une orageuse atmosphère d'été nocturne, je me suis élancé aussi vite que mes forces me le permettaient, vers Birlstone, le village le plus proche. Décoiffé par le vent, ébouriffé par la vitesse de ma course, gesticulant et sautant avec des mimes grotesques, je me livrais sans restriction à une cure de folie active et épuisante, dissimulé par l'obligeante obscurité. Mais j'avais trop présumé de mes capacités d'endurance, et lorsque je me laissai tomber d'épuisement sur le bas côté du chemin, je n'avais pas parcouru la moitié de la distance de l'Institut à Birlstone. Mais j'étais heureux. Pour la première fois de ma vie austère, j'avais outrepassé les règles en laissant s'exprimer la jeunesse qui brûlait littéralement dans mon corps d'avoir été trop longtemps contenue. Si je vous conte ces détails, c'est dans le seul but de vous signifier combien ma vie a été affectée, et à quel point ma situation avant ce terrible drame contraste avec celle dans laquelle je suis plongé.

Je m'étais donc arrêté sur la route, quand soudain, succombant à une envie impulsive, totalement irrationnelle, mais incontrôlable, je poussai un hurlement sauvage, un cri à damner les anges et à absoudre le diable, dans lequel je mis toute la rage refoulée que peut contenir un coeur, tout le regret inavouable que peut dissimuler une âme. En d'autres circonstances, je me serais infligée une peur terrifiante, mais cette fois-ci, je me sentais prêt à commettre les pires folies. Pourtant, la fin de mon cri s'étrangla dans ma gorge, car comme je commençais à reprendre avec peine mes esprits, un autre hurlement qui semblait répondre au mien me glaça littéralement le sang dans les veines. Terrorisé, je tournai la tête en direction du lieu d'où avait semblé jaillir le cri, m'attendant presque à y trouver un formidable monstre agonisant. Je ne me doutais pas que l'écho avait pu amplifier une voix bien moins terrible, la transformant en un cri bestial à faire dresser les cheveux sur la tête. Ma fièvre n'était pas tout à fait tombée, et je m'apprêtais à aller affronter vaillamment les moulins mis sur le chemin du Don Quichotte des temps modernes que j'étais devenu. En fait de moulin, je rencontrai quelque chose de passablement différent. Ce avec quoi j'entraî en collision avait apparemment deux bras, deux jambes, un corps svelte vêtu d'un large sweat, un visage cerclé de longues boucles blondes et criblé de taches de rousseur, au milieu duquel deux yeux me souriaient.

- Je. . . J'espère que je ne vous ai pas effrayé. . .

Je ne sais pas où j'ai trouvé assez de courage pour prononcer ces quelques mots. J'avais une terrible envie de m'enfuir loin d'ici.

- Pour tout vous dire, je crois que c'est moi qui vous doit des excuses, me répondit la jeune fille.

Voyez-vous, ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de voir un des types de Cavendish sortir la nuit pour se rouler par terre en chemise de travail déchirée et pousser des hurlements à réveiller les morts. Je crois que je vous ai un peu espionné, quand j'ai réalisé que vous alliez vers Birlstone. Mais j'ai commencé à m'inquiéter sérieusement quand j'ai entendu votre cri de guerre. Vous ne m'en voulez pas?

Je suis resté une bonne minute sans pouvoir faire sortir de ma bouche autre chose que des beuglements qui n'avaient rien de très humain. La jeune fille avait débité ses phrases à une allure qui m'avait coupé le souffle. Je dus enfin pouvoir prononcer quelques mots pour la rassurer sur mon état mental, mais je n'en garde aucun souvenir, pas plus que sur la manière dont je me retrouvai, quelques instants plus tard, à la terrasse d'un café, me faisant offrir contre tout usage, un verre de limonade et un Banana Split. Elle voulait savoir à quoi ressemblait un authentique Frankenstein, et j'appris que j'avais devant moi une future avocate-si-tout-va-bien.

Ai-je besoin d'en dire plus? Je l'ai aimée. Je l'aime encore. J'ai succombé à cet étrange pouvoir qui brise des cadenas, déplace les montagnes, et que jamais aucun mathématicien ne pourra réduire à une simple équation.

Je ne suis rentré à l'Institut que tard dans la nuit, après avoir exposé à ma compagne la nouvelle utilisation faite des connecteurs électriques dans les amplificateurs opérationnels et avoir appris que Rolling Stones n'était pas un autre nom de la pierre philosophale. Je fus accueilli par mes trois vénérables amis qui usèrent force semonces et menaces pour, disaient-ils, "sauver de la débauche un jeune homme à l'avenir plein de promesses". Fut-ce mon imagination qui me joua des tours, où bien un sourire fugitif éclaira-t-il vraiment le visage de Cartrer? Et Jackridge et Robson se poussèrent-ils réellement du coude avec un clin d'œil entendu, quand je leur débitai en rougissant, une histoire sans queue ni tête comme quoi je serai sorti en pleine nuit pour dégoter un arrivage bien frais de vers de terre pour l'oiseau-mouche du laboratoire en pleine dépression nerveuse. . . ?

Mais tout se passa moins bien avec le grand patron. Visconzloïque - aussi ingrat que son nom-débuta son sermon par "Mon cher professeur", signe de l'hypocrisie qui le prenait dans ses

colères, car rien ne lui était moins cher que ces professeurs qui le surclassaient dans l'Institut même dont il était le mal-aimé directeur. Il poursuivit son discours en déclarant qu'il était extrêmement déçu par le peu d'effort que je fournissais pour me rendre utile envers notre bien aimé pays, et que mes dévergondages nocturnes (!) offraient au monde une bien piètre image de l'Institut Cavendish qui avait acquis sa réputation grâce aux incommensurables efforts de son méritant directeur (sic). Il conclut par un conseil d'ami: je devrais me consacrer à un projet de recherche en vue d'une "éventuelle opportunité de promotion". Je le remerciai froidement, tout en pensant que mes projets immédiats se résumaient à elle, mais je fus plus ébranlé par ces remontrances que je n'avais voulu me l'avouer. C'était la première fois que je "décevais", et le goût amère qui s'emparait de ma bouche ne me faisait aucun plaisir. Aussi, m'attelai-je bientôt à une tâche qui devait se révéler être la plus terrible jamais entreprise par un homme. Mes recherches portèrent sur l'espace-temps, vaste domaine s'il en fut - et il en fut -. Je n'entrerai pas dans les détails: ce serait ennuyeux pour un profane, et dangereux pour un scientifique assez fou pour répéter mon erreur. . . Sachez seulement que fort de mes calculs et muni d'une bonne dose de chance, je parvins à des résultats si extraordinaires, qui dépassaient tellement tout ce à quoi j'avais pu m'attendre, que m'arrêter dès lors m'aurait paru être le plus grand crime qu'un scientifique puisse commettre. Je travaillais relativement seul, n'ayant avec moi que quelques préparateurs et deux ou trois techniciens pour les basses besognes. J'étais l'instigateur, le "cerveau", et à part moi, aucun de mes collaborateurs n'aurait pu saisir la portée de l'ensemble de tout ce que je manigançais. Normalement, la totalité ce que j'avais entrepris aurait dû rester du domaine de l'abstrait: des feuilles couvertes de calculs, quelques compte-rendus d'expérience. Mais je voulais aller plus loin, concrétiser mes efforts par autre chose que des papiers remplis de symboles compliqués. Alors, j'ai construit la Machine. En deux ans seulement de travail acharné, parce que le terrain avait quasiment été négligé par les scientifiques, je l'ai assemblée, morceau par morceau. Et en proie à une allégresse qui me fait terriblement mal, aujourd'hui, j'ai invité mes amis, Robson, Cartner et Jackridge à assister à la première utilisation. Et puis, elle, aussi. Bien qu'elle m'ait objecté que ses études de droit l'éloignaient assez considérablement de mon domaine, je l'ai supplié de venir. Maudite soirée! Tout a commencé quand, avec une grande pompe, j'ai entrepris d'étaler mon nouveau savoir. Le plus facile serait de vous restituer quelques bribes de mon discours:

"Vous connaissez tous la théorie du Big Bang: une explosion cosmique a marqué la naissance de l'univers, entraînant la création des galaxies, des planètes, des étoiles, de tout ce qui concerne le monde qui nous entoure. Nous savons assez précisément les événements qui se sont produits dans un intervalle de temps très petit après l'explosion originelle. Mais une question, fondamentale à mes yeux, est restée sans réponse: pourquoi la matière s'est-elle regroupée de façon à former les atomes et les molécules que nous connaissons et sans lesquels nous ne serions probablement pas là? En d'autres termes: d'où venons-nous? Sommes-nous réellement originaire du Hasard, que personne n'a défini et qui n'est autre que le signe de notre ignorance et de notre impuissance? Et bien je crois être en mesure de l'affirmer, à présent: le hasard n'existe pas! "

Il serait vain d'essayer de décrire l'effet que ces paroles produisirent sur mes amis. Sans tenir compte de leur stupéfaction silencieuse qui n'en était pas moins éloquente, je sortis de ma poche un petit objet en plastique et le posai théâtralement sur la table. C'était un dé. Puis, dissimulant mal un sourire ironique, je lui adressai quelques mots: "Un chiffre. De 1 à 6. "

Elle me regarda avec un air abasourdi, se demandant vraisemblablement si un travail trop épuisant n'avait pas déconnecté les neurones de mon cerveau. Elle répondit pourtant d'un ton curieux: "Quatre. " J'étais sûr de ce choix, et je ne pus empêcher ma main de trembler quand je lançai le dé: quatre! Je répétai mon geste deux fois, trois fois, dix fois, mais le verdict ne changeait pas. C'était toujours quatre, irrémédiablement, ce nombre dont elle avait dit, une fois, au hasard d'une conversation, qu'il était le plus beau de tous. . .

Enfin, cédant aux prières de mes amis, je leur expliquai plus "scientifiquement" de quoi il s'agissait: en fait, j'avais simplement découvert une particule nouvelle, présente depuis toujours sous nos yeux, si évidente que personne ne l'avait remarquée. C'est elle qui, en se polarisant de différentes manières selon des facteurs que je n'ose citer, régit tout ce qui dans notre vie, n'est pas sous l'empire de notre volonté. Cette découverte n'avait en elle-même rien de bien extraordinaire du point de vue du pure exercice mental. Mais là où je dus me servir effectivement de tout l'étrange pouvoir qui m'avait été attribué, ce fut quand j'eus à mettre au point la machine. Cela me prit du temps: deux années, (bien trop pour mon impatience) d'autant plus que je travaillais pratiquement seul, dans un mélange d'égoïsme, d'orgueil et de fierté. Une fierté qui m'a probablement perdu, en m'empêchant de montrer à mes amis le joyau même de mes

inventions. Mais peut-être que grâce à cela, personne d'autre que moi ne connaît avec assez de précision les rouages compliqués dont se composait ma mécanique. . .

Je ne sais pas qui déboucha la première bouteille de champagne. Je ne me souviens pas lequel d'entre nous commit ce geste fatal. La seule chose dont je puis me rappeler, c'est que mes collègues étaient soudain devenus comme fous, fous d'un bonheur que seul peut ressentir quelqu'un qui a entrepris la tâche de sa vie et voit contre toute attente ses efforts aboutir. Cartrer alla jusqu'à me porter sur ses épaules et bientôt, nous étions tous avec notre verre à la main, à porter un toast à . . . ma machine. Dans le feu de la discussion passionnée qui suivit ce premier verre, j'en avalais un deuxième, puis un troisième. . . Mes yeux brillaient de la fièvre de l'excitation autant que de la douce folie de l'alcool: je n'avais jusque là guère été habitué à boire autre chose que de l'eau ou du jus d'orange. . . Mes amis durent finalement prendre congé de moi, non sans m'avoir au préalable renouvelé leurs plus chaudes félicitations. Je restai seul avec elle. Même si elle n'avait pu vraiment comprendre la portée toute entière de ma découverte, je sentais dans son regard une fierté qui me dédommagea aussitôt de tous les affronts de Visconzloïque. J'avais atteint mon but pour elle. Pour nous. Je la pris dans mes bras et pour la première fois, je me sentis réellement digne d'être aimé par quelqu'un de si exceptionnellement humain. Cet étrange bonheur qui ne pouvait être partagé que par celle qui en était l'instigatrice, j'en viens à le regretter. Je ne peux me réjouir d'avoir atteint le Paradis pour retomber si vite en Enfer.

Cette journée avait été assez éprouvante. J'étais épuisé et elle-même tenait à peine sur ses jambes. Je la portai à moitié jusqu'à la salle d'expérimentation où j'avais oublié la clé de ma chambre. Je la priai de m'attendre là, pensant récupérer mon trousseau dans la salle de contrôle qui surplombait la pièce où nous étions. L'esprit fumeux, je tâtonnai longuement avant de retrouver mes clés, mais comme j'allais sortir, je titubais tellement que je fis un faux pas; la manche de ma blouse s'accrocha à une manette qui s'abaissa brusquement, et je me retrouvai étalé sur le sol. . .

Je ne sais pas si j'ai réellement entendu un hurlement. Peut-être n'a-t-il existé que dans mon imagination, mais depuis cette terrible seconde, il résonne dans ma tête et fait vibrer mon cœur.

Saisi d'une appréhension folle je dévalai les escaliers. Je vis avec stupéfaction une sourde lueur briller dans ma machine qui était entourée d'une aura opalescente. Sans le vouloir, j'avais mis en marche le processus irréversible. Et ce n'est que trop facilement que je compris à quel point il avait été fatal pour la seule personne que j'avais jamais aimée. . .

Quand la lueur disparut, j'eus brusquement la sensation qu'une partie de ma tête éclatait. Mon cerveau se fissurait de part en part, laissant échapper les souvenirs des plus beaux moments de ma vie. . .

Quand je repris conscience, je passai des mains moites sur mes joues et remarquai avec surprise qu'elles étaient baignées de larmes. Hébété, chancelant, je me levai et avec un calme qui n'était qu'apparent, j'essayai de remettre en place les idées qui se bousculaient dans mon esprit. Au cœur du tumulte le plus intense dans lequel je n'avais jamais été plongé, je pris le parti de raisonner scientifiquement. J'analysai avec une parfaite froideur les événements qui s'étaient déroulés quelques heures plus tôt, alors que tout mon être brûlait littéralement de chagrin et de désespoir.

J'avais mis en marche la machine alors qu'elle se trouvait à proximité. Elle avait été atteinte par le rayonnement et avait disparu. Entièrement disparu. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ces rayons pouvaient faire sur un être vivant. Je serais incapable de dire si elle a été expédiée dans un monde parallèle ou si elle a été désagrégée. La seule chose que je constate, c'est qu'il ne me reste qu'une part infime des souvenirs qui me semblaient éternels. J'ai oublié jusqu'à son nom. . . Ce nom que j'ai dû répéter tant de fois dans mes rêves, dans mes délires, que j'ai hurlé dans les déserts et chuchoté au creux de son oreille. . . Si j'avais pu au moins, me souvenir de rien, avoir oublié son existence même. . . Mais même l'oubli m'est refusé; lors de mes expériences, j'ai dû être atteint par quelques rayonnements qui m'ont rendu le repos impossible. Il s'agit là d'une vaine conjecture, mais je ne vois pas d'autre explication. D'autant plus que je suis descendu voir Robson, plus tard, dans la matinée. J'ai dû grimacer un sourire en entendant ses remarques amusées sur ma mine défaite. Mais lorsque je lui parlai de la "jeune fille", il me regarda avec de grands yeux étonnés. Lui, il l'avait oubliée. Alors, je suis revenu dans ma chambre. J'ai pris une feuille et j'ai commencé à écrire ceci. Quand j'aurai terminé cette lettre, j'irai jusque dans la salle d'expérimentation. Je polariserai ces quelques pages, pour être sûr qu'elles parviendront à son destinataire. . . quand moi, je serai ailleurs. . .

\*\*\*\*\*

P. S. Professeur Robson, je m'adresse à vous, car vous êtes celui dont je me suis senti le plus proche durant mon séjour à Cavendish. Votre amitié m'a été terriblement précieuse et m'a permis bien des fois de ne pas abandonner ces buts qui sont si chers aux hommes et aux femmes qui travaillent ici. Grâce à vous, j'ai tenu le coup. Mais il arrive un moment où même la plus sincère amitié ne peut aider un homme à éviter des pièges sordides. Mon départ signifiera certainement la négation de mon existence. Vous-mêmes, vous ne vous souviendrez probablement plus de moi, si ce message vous parvient, ce dont je ne suis pas sûr.

Mais départissez-vous pour quelques instants seulement de votre esprit critique, et croyez en l'incroyable. Il y aura certainement une voix au fond de vous-mêmes qui vous soufflera les bribes d'un passé où vous honoriez un jeune physicien inconscient de votre amitié. Au nom de cette dernière, je vous prie de transmettre mon message, dans l'espoir qu'il sauvera un malheureux engagé sur la même pente fatale que moi: NE TOUCHEZ PAS AUX BIONS!

P. P. S. Je ne sais pas si je peux signer cette missive. Mon nom n'apparaîtra sûrement pas. En utilisant pour la dernière fois ma machine, j'aurai au moins la satisfaction de la voir désagrégée avec moi: puisque je n'existerai plus, puisque je n'aurai jamais existé, elle non plus n'aura jamais été construite. Je vous laisse le soin de démêler cet inextricable paradoxe: je suis moi-même trop épuisé pour réfléchir un instant de plus. . .

Professeur -----

\*\*\*\*\*

Voici ce que le Professeur Robson aurait pu trouver sur le seuil de son appartement. Mais il s'avéra que le célèbre directeur de l'Institut, M. Visconzlovique en personne, découvrit ses feuillets sur le pas de la porte d'un des ses savants. Après en avoir fait une lecture critique et avoir rougi de colère à certains passages, il déchira ce tissu d'inepties et ne daigna même pas informer le destinataire du message.

Ulrich Robson Jr vient récemment de rentrer à l'Institut Cavendish, comme son illustre père. Ses recherches semblent porter sur un sujet bien dédaigné par nombre de savants: l'espace-temps. Doué d'un remarquable esprit d'analyse et particulièrement intéressé par son sujet, ses travaux avancent avec une rapidité déconcertante. On parle même de la mise au point d'une machine extraordinaire. . .

Actuellement, le jeune Robson poursuit ses recherches. . .